

Le journal de Maurice Dartevelle, sous-lieutenant au Fort d'Andoy près de Namur (8 juillet-26 août 1914)

Pierre Lierneux, Jean-Louis Van Belle

Citer ce document / Cite this document :

Lierneux Pierre, Van Belle Jean-Louis. Le journal de Maurice Dartevelle, sous-lieutenant au Fort d'Andoy près de Namur (8 juillet-26 août 1914). In: Bulletin de la Commission royale d'histoire. Académie royale de Belgique. Tome 184, 2018. 1914-1918 Fragments de guerre / Oorlogsfragmenten. pp. 27-54;

doi : <https://doi.org/10.3406/bcrh.2018.4357>

https://www.persee.fr/doc/bcrh_0001-415x_2018_num_184_1_4357

Fichier pdf généré le 30/11/2022

Résumé

Cette étude concerne la publication d'un journal de guerre (1914-1918) de Maurice Darteville (1890-1974) qui tout jeune sous-lieutenant d'artillerie sera affecté le 30 mai 1914 au fort d'Andoy destiné à assurer la défense de la forteresse de Namur. Il y décrit sa vie, l'atmosphère régnant du 4 au 24 août 1914, date à laquelle à la suite d'un bombardement intense ce fort dut se rendre, reddition qui le fit prisonnier. L'édition de ce texte est précédée d'une introduction retraçant la vie et la carrière de l'auteur.

Abstract

The study concerns the publication of a war diary (1914-1918) by Maurice Darteville (1890-1974). As a young artillery second lieutenant he was billeted at Fort Andoy on May 30, 1914. The fort was supposed to defend the Namur stronghold. He describes his life and the atmosphere reigning between August 4 and 24, 1914, the day on which the fort had to surrender after fierce shelling and he was made prisoner. The text is preceded by an introduction summarising the author's life and career.

Deze studie betreft de publicatie van het oorlogsdagboek (1914-1918) van Maurice Darteville (1890-1974). Als jonge onderluitenant der artillerie werd hij op 30 mei 1914 in het fort van Andoy gekazerneerd, een fort dat voor de verdediging van de vesting Namen moest instaan. Hij beschrijft zijn leven en de sfeer die heerste tussen 4 en 24 augustus 1914, dag waarop het fort zich na een intens bombardement moest overgeven en waarop hij werd gevangen genomen. De tekst wordt vooraf gegaan door een inleiding die het leven en de loopbaan van de auteur schetst.

Persée BY: = creative commons

Service muséologie – exposition du Musée royal de l'Armée et d'Histoire militaire

Docteur en Histoire

Partie intégrante du plan de défense de l'armée belge, arc-bouté sur trois points fortifiés, la place militaire de Namur assurait la défense du verrou méridional du triangle ainsi constitué. La ceinture de neuf forts – quatre grands et cinq petits – qui entourait la ville avait été construite entre 1887 et 1891 : six d'entre eux occupaient la rive gauche et trois autres la rive droite. Ces forts enterrés, de forme triangulaire ou quadrangulaire (Malonne et Maizeret), entourés de fossés secs de huit mètres de large, disposant d'artillerie sous coupole, pouvaient s'épauler l'un l'autre et battre l'ensemble des réseaux routiers et ferrés, ralentissant l'avancée d'un envahisseur d'où qu'il vienne. Les observations répétées des cibles à atteindre, des endroits à bombarder en cas de conflit, étaient fixées par des exercices répétés et permettaient aux artilleurs de ces forts une précision remarquable en tir indirect, c'est-à-dire sans vision immédiate de l'ennemi.

La durée de la résistance de cette position fortifiée n'était imaginable, comme à Liège ou à Anvers, qu'avec l'aide minimale d'une brigade de l'armée de campagne (soit 3500 hommes), capable d'épauler les forts et les troupes d'infanterie de forteresse, en confortant la défense des intervalles et en empêchant ainsi l'ennemi de pénétrer au cœur du dispositif.

Les forts présentaient, en effet, des points faibles. Orientées vers l'intérieur de la position, leurs entrées étaient moins bien protégées d'une attaque partant de la ville même. Bombardés sous cet angle, les latrines, les cuisines, les douches, les dépôts, placés dans les parties externes du fort, risquaient d'être rapidement mis hors service.

S'ils résistaient aux canons les plus puissants des armées de la fin du XIX^e siècle, soit du 210 mm, l'évolution rapide de l'artillerie allait modifier fondamentalement la donne et les murs épais de quatre mètres, coulés de béton plein, ne supporteraient pas les coups portés par les obus de 305 mm et 420 mm des nouvelles armes de siège qui pouvaient expédier des masses de 800 kilogrammes dans une trajectoire plongeante. Enfin, en cas de siège prolongé, les systèmes d'aération, assez vulnérables, étaient souvent rendus inefficaces.

L'expérience de l'attaque de la position fortifiée de Liège, où les Allemands avaient perdu un temps précieux à anéantir les forts un à un, les poussa à changer de tactique. Plutôt que de tenter une attaque brusquée sur tous les fronts, les Allemands concentrèrent immédiatement leurs efforts sur un seul point, de manière à entrer au plus vite dans Namur, et de là s'assurer le moyen de faire le choix d'une nouvelle attaque sur la ceinture des forts, depuis l'intérieur du dispositif. Les Allemands mettraient en place un groupe d'attaque de 400 bouches à feu, concentrées sur un seul secteur, tandis que les forts ne pouvaient y opposer qu'une très faible partie de leurs moyens.

Lorsque débuta le siège de Namur, qui dura cinq jours (21-25 août 1914), la supériorité technique de l'adversaire, mise en œuvre à Liège, était déjà connue chez les officiers belges de la place de Namur. Le sort des forts ne faisait aucun doute. Ceux de Marchovelette et de Cognelée, sur le chemin d'invasion le plus court (routes de Louvain et de Hannut), subirent les pilonnages les plus intensifs des obusiers autrichiens de 305 mm et allemands de 420 mm. Élargir la brèche créée par leur chute supposait d'agir ensuite très rapidement sur ceux de Maizeret, d'Andoy et de Dave, les forts placés sur la rive droite de la Meuse, qui protégeaient de l'encerclement le flanc occidental des troupes de la Position fortifiée et soutenaient les éléments avancés de la 5^e armée française. Le journal de Maurice Dartevelle relate cet épisode.

I. Le document

Ce document se présente sous la forme d'un cahier d'écolier, recouvert de toile verte, contenant 182 pages dont 37 sont seulement écrites. Les 25 premières pages sont couvertes d'une écriture et d'une encre différentes des douze dernières. Autant la première est vive, mouvementée aux déliés et pleins accusés, autant la seconde est minutieuse, d'une monotone régularité, écho d'une personnalité méthodique.

Origine et découverte

Ce texte se trouvait parmi les papiers de Paul Mondron, (1908-1999) et fut découvert par son fils Érik qui le nous communiqua. Aucun lien de parenté n'existait entre la famille de l'auteur et celle du possesseur du manuscrit. Des pistes s'ouvrent toutefois pour connaître le mode de transmission de ce document. Ainsi, le parrain de Paul Mondron était Henri Lambert, l'industriel verrier et penseur bien connu¹. Or, ce dernier louait depuis 1905, avec option d'achat, le château d'Andoy² et y avait fait d'ailleurs de grands travaux d'aménagement. On peut imaginer que la proximité géographique des deux sites, celui du fort et celui du château, fut à l'origine de l'arrivée de cet opuscule dans un premier temps dans les mains d'Henri Lambert et ensuite dans celles de son filleul, qui de surcroît était un officier de carrière : deux bonnes raisons pour expliquer cette présence en ces mains. Il en existe une troisième, et plus probable : Laure Franceschini (1875-1925), la mère de Paul Mondron, s'occupait à Lausanne durant la guerre de militaires belges prisonniers, libérés par les Allemands pour se faire soigner en Suisse (Lausanne)³. Comme le prouve la carte postale citée ci-dessous, l'auteur connaissait bien la famille Mondron à cette époque.

¹ À propos de ce personnage cf. J.-L. VAN BELLE, *Henri Lambert. Un grand penseur toujours d'actualité (1862-1934)*, Braine-le-Château, 2010, 420 p. et IDEM, Notice dans la *Nouvelle Biographie Nationale*, t. XI, Bruxelles, 2012, col. 46-48.

² *Ibidem*, p. 130-131.

³ Témoignage d'Érik Mondron (février 2015). Nous le remercions de nous avoir fait connaître ce texte et permis de l'étudier. Le 29 mai 1917, M. Dartevelle séjournait à la villa Brise Argentine à Lausanne, fait qui pourrait renforcer cette hypothèse. (Bruxelles, Musée royal de l'Armée et d'Histoire militaire, désormais MRA ; dossier matricule, désormais DM, DO), lettre de M. Dartevelle à un général). D'autre part une carte postale fut envoyée le 2 septembre 1916 par M. Dartevelle du «Service des Prisonniers de guerre internés en Suisse à Leysin» à M. Mondron qui séjournait pour lors à l'Hôtel Victoria à Glion-sur-Montreux portant comme mention «Un bon souvenir d'un grand frère» (Archives d'Érik Mondron). Il y a là preuve, à tout le moins, de l'existence d'une grande sympathie entre les deux familles. Quant au Mondron concerné par cette carte, il ne peut s'agir que soit de Léon Pierre Mondron né en 1903, soit de Paul-Jules né en 1908. (cf. J.-L. VAN BELLE, *Recherches sur la famille Mondron ou de la pierre au verre XVI^e-XX^e siècle*, Braine-le-Château, 2005, p. 228). Laure Franceschini ne faisait cependant pas partie, en 1917, du Comité régional d'assistance aux internés belges de Lausanne, ni de celui de Leysin (Bruxelles, Archives générales du Royaume (désormais AGR), Comité central d'assistance aux internés belges en Suisse, n° 1 p. 6-7). En outre, selon une tradition familiale, elle aurait agi motu proprio dans ces démarches de nature philanthropique (voir le témoignage d'Érik Mondron, 26 janvier 2017). Il faut en outre remarquer que l'institution des «marraines de guerre» ne semble pas fort appréciée, selon le Major helvète Édouard Favre, car «inutile et même dangereuse pour les internés» (Major Édouard FAVRE, *L'internement en Suisse des prisonniers de guerre malades ou blessés, 1916, Premier Rapport*, Genève, Bâle, Lyon, 1917, p. 79).

Nature du document

De toute évidence, il ne s'agit pas ici du journal original, de notes prises au jour le jour. Dès les premières lignes, les choses sont claires. Ainsi, commence-t-il par «J'étais arrivé la veille chez mes parents et tout en prenant mon petit déjeuner je lisais les journaux ...». Nous sommes ici en présence d'un double filtre entre les événements et leur transcription.

D'une part, il s'agit d'une organisation du récit autour de notes journalières, d'autre part de la mise au propre de ce récit. On ne détecte, en effet, aucune rature, aucune reprise, bref un brouillon précède cette version du texte.

En réalité, il semble bien que cet écrit fasse partie d'un projet plus vaste dont l'auteur trahit le contenu dès la page d'exergue en donnant pour titre à son récit :

«De la mort à l'amour à travers la guerre

-1^{re} Partie Journal du capitaine Henry Morin (Maurice Dartevelle), Livre I, La guerre en Belgique». L'auteur a-t-il poursuivi son œuvre : nous l'ignorons ?

Dès lors, c'est après la guerre, à partir d'un substrat de notes prises au jour le jour, qu'à une date indéterminée, l'auteur rédigea ce document. C'était par ailleurs plus que des notes puisqu'il écrit, après la prise du fort par les Allemands, qu'il fut tout heureux de retrouver son «journal de campagne» que l'on sent parfois plus fidèlement retranscrit. Il évoque d'ailleurs une seconde fois l'existence de ce journal dans une lettre adressée de Biarritz le 9 juillet 1917 au ministre de la Guerre en lui écrivant : «Si une enquête est nécessaire, je tiens à votre disposition mon journal de campagne du 1^{er} au 24 août 1914, que je suis parvenu à faire passer d'Allemagne en Suisse»⁴.

Contexte

Son contenu se réfère donc avant tout à la période des jours de mobilisation, de mise en état de défense et des combats du fort d'Andoy.

Le fort d'Andoy avait été construit en 1891, dans le cadre d'un programme d'armement élaboré par le lieutenant-général Alexis Brialmont⁵ comprenant trois positions fortifiées, composées d'une ceinture de forts enterrés. Ces places de Liège, Namur et Anvers contrôlaient des points de passage, des carrefours routiers et ferroviaires d'importance stratégique et servaient de point d'appui à l'armée de campagne.

⁴ DM, DO 05194.

⁵ Alexis BRIALMONT, *Situation militaire de la Belgique : travaux de défense de la Meuse*, Bruxelles, 1882.

Andoy faisait partie de la catégorie des grands forts, de forme triangulaire, qui disposaient sur le massif central d'une coupole de canons jumelés de 150 mm, de deux coupoles latérales armées d'un obusier de 210 mm, et de deux coupoles de canons jumelés de 120 mm. Cette artillerie sous coupoles pivotantes, éclipsables ou non, était protégée par un massif en béton non armé épais de 2,5 à 4,75 m, entouré d'un glacis et de défenses accessoires, de tunnels garnis de meurtrières et de pièces sous casemates pour la défense rapprochée. Disposé à portée des forts voisins, Dave et Maizeret, le fort d'Andoy pouvait bénéficier de leur appui si l'infanterie ennemie venait à occuper sa superstructure. La communication avec ceux-ci était obtenue par ligne téléphonique ou grâce à l'usage d'un phare sous coupole qui, d'une portée de deux kilomètres, pouvait tout autant balayer les alentours que servir à communiquer via des signaux optiques.

La garnison comprenait cinq officiers et 317 artilleurs, ainsi qu'un effectif théorique d'un officier et de 82 fantassins d'infanterie de forteresse, composée de soldats des vieilles classes.

Remarquable concepteur, Brialmont présentait néanmoins que l'évolution de l'artillerie risquait de rendre obsolètes les capacités de résistance de ce système défensif. Le calibre le plus lourd envisagé à la conception était l'obusier de 210 mm, tandis qu'à la veille de la guerre, les armées austro-allemandes pouvaient mettre en batterie des obusiers de calibre 305 mm et 420 mm. Par ailleurs, pour des raisons d'économie, l'accès à l'entrée du fort était un point faiblement protégé, les locaux de service -télégraphie, cuisine, latrines,...- n'étaient pas reliés au massif central par des souterrains, les systèmes d'aération et les fils téléphoniques hâtivement enterrés étaient vulnérables⁶. La plupart de ces défauts seront clairement énoncés par Dartevelle dans ses remarques des 17, 21 et 23 août 1914.

Le siège de la Position Fortifiée de Liège, beaucoup plus long et difficile que prévu initialement (5 au 16 août 1914), avait appris aux Allemands qu'il valait mieux réduire leur attaque à l'intervalle entre deux forts, de manière à les prendre à revers, plutôt que réaliser un encerclement complet d'une place ceinturée de douze forts. L'attaque principale de la Position Fortifiée de Namur, plus modestement réduite à neuf forts, se concentra donc des 21 au 23 août 1914 sur l'intervalle des forts de Cognelée et de Marchovelette, directement dans l'axe de l'attaque venant des forces allemandes descendant de Liège, tandis que les forts de Maizeret et d'Andoy, situés sur la rive droite de la Meuse, subissaient simultanément de forts bombardements⁷. Très vite rendu aveugle, faute de contact avec l'extérieur, le fort d'Andoy ne pouvait pas riposter

⁶ *Défense de la Position fortifiée de Namur en août 1914*, Bruxelles, 1930.

⁷ C. MERZBACH, «La vérité sur les forts de Namur», *Revue militaire suisse*, 71, 1926, p. 296-310, 385-397.

à l'artillerie de siège allemande, hors de portée : l'attente de la garnison, impuissante, reste sans doute le moment du récit dont la portée est la plus dramatique.

Dartevelle n'assistera pas à la chute inexorable du fort d'Andoy : envoyé par son commandant à l'extérieur, il déclare dans son journal avoir reçu la mission de rejoindre le gouverneur militaire, le lieutenant-général Michel, tandis qu'il défend quatre années plus tard le fait d'avoir été l'émissaire du commandant Nollet auprès de l'ennemi, afin de négocier avec celui-ci les conditions d'une reddition. Cet étrange retournement des faits paraît avant tout motivé par l'état d'esprit avec lequel les autorités militaires belges d'après-guerre, en amalgamant les prisonniers de guerre belges et les militaires internés fuyant la place d'Anvers vers les Pays-Bas, accueillirent parfois froidement les premiers. Lui en voulait-on de ne pas avoir prouvé sa bravoure en ayant des blessures bien visibles ? Le sous-lieutenant avait néanmoins avancé en grade au cours de sa captivité.

Mis à part cet épisode, le récit énoncé dans ce journal paraît fiable, concordant le plus souvent avec les éléments découverts dans les rapports de son supérieur hiérarchique et avec les données connues par ailleurs.

II. L'auteur : notice biographique

Maurice Henri Florent Dartevelle naquit à Saint-Josse-ten-Noode le 29 juin 1890. Son père Florent Augustin, employé⁸, âgé de 33 ans, était né dans la commune hainuyère de Faurœulx⁹, sa mère Jeanne Marie Louise Vander Borcht, ménagère, était originaire de Bruxelles et âgée de 24 ans à sa naissance.

Il se marie à Woluwe-Saint-Lambert avec Yvonne Vuylsteke, le 17 juillet 1928.

Il décède à Rixensart le 2 mai 1974.

Son parcours militaire

Avant la guerre

C'est à l'âge de dix-neuf ans que commence la carrière militaire de Maurice Dartevelle. C'est le 2 octobre 1909, en effet, qu'il est admis à l'École Militaire : il y fera son entrée officielle quelques semaines plus

⁸ Le 21 juillet 1916, il est dit « chef de division à l'administration des postes » (DM, le 21 juillet 1916, fiche d'internement des prisonniers de guerre en Suisse). En décembre 1920, alors âgé de 63 ans, il était devenu « Inspecteur de direction à l'administration des Postes » (DM, Fonds des combattants).

⁹ Arr. de Thuin, aujourd'hui commune d'Estinnes.



Photographie du lieutenant Dartevellé
(DM, DO 05194)

tard le 16 novembre¹⁰. Incorporé comme milicien le 27 juillet 1910, il s'engage comme volontaire de carrière trois mois après, le 16 novembre 1910¹¹. Douze mois plus tard, le 22 novembre 1911, il est nommé sous-lieutenant¹². Désigné provisoirement pour l'Artillerie le 5 avril 1913, il y sera définitivement admis le 25 mai 1914 et sera affecté quelques jours après, le 30 mai, à la défense de la forteresse de Namur¹³.

C'est donc tout jeune, sans guère d'expérience, qu'il entre dans la période de mobilisation pendant laquelle il assura diverses tâches intérieures au fort d'Andoy¹⁴.

Durant la guerre

À l'entame de la guerre, il sera artilleur «dans la Position fortifiée de Namur» au fort d'Andoy et ce du 4 août au 24 août. Durant le bombardement du fort du 21 août au 24, il subit 72 heures de pilonnage ininterrompu, sera soumis à une intoxication aux gaz délétères (acide picrique)¹⁵. Cette période de la guerre fera l'objet du document que nous publions ci-après.

¹⁰ DM, lettre du 2 mars 1920. Il réussit relativement bien l'examen d'entrée puisqu'il se classe 8^e.

¹¹ DM, fiche matriculaire.

¹² Élève à l'École d'Application, il sort 6^e de sa promotion (la 75^e) (DM, lettre du 28 août 1919 de M. Dartevellé au ministre de la Guerre).

¹³ DM, Groupement administratif des troupes belges du Havre, extrait de matricule (n°15246).

¹⁴ DM, note du Commandant du fort d'Andoy, E. Nollet du 2 mars 1920 in « Note pour le 8^e Bureau », du 2 septembre 1921.

¹⁵ DM, lettre de M. Dartevellé du 27 juin 1917 au ministre de la Guerre.

Prisonnier en Allemagne

Le fort est condamné à la reddition le 24 août. M. Dartevelle est fait prisonnier et emmené en Allemagne. Il séjourna à Magdebourg (citadelle) en août-décembre 1914, Magdebourg (Wagenhaus) en décembre 1914, Burg de décembre 1914 à mai 1915, Mayence (citadelle) de mai 1915 à juillet 1916¹⁶.

C'est durant cette période de captivité qu'il sera promu, le 26 novembre 1914, au grade de lieutenant¹⁷.

Soigné en Suisse

Durant cette même période, son état de santé s'étant aggravé, les autorités allemandes décident le 21 juillet 1916 de l'envoyer en Suisse au sanatorium du Mont Blanc à Leysin, via Constance. M. Dartevelle écrit à ce sujet que « Mon départ du camp de Mayence a été décidé non par la commission ordinaire germano-suisse, mais par le médecin allemand du camp, après visite contradictoire d'un inspecteur général du Service de Santé allemand : ce n'est qu'à Constance que les médecins suisses m'ont examiné »¹⁸. Il était en fait atteint de tuberculose¹⁹.

Il y restera près d'un an, jusqu'au 7 juin 1917. Durant son séjour de revalidation, il sera nommé, le 18 décembre 1916, capitaine en second.

Convalescent en France

Le 8 juin 1917, il est envoyé en France. Il est placé en « subsistance à la compagnie des subsistants du Havre »²⁰ et reçoit un congé d'un mois. À partir de cette date jusqu'à l'armistice, ce ne seront que successions de périodes d'activités et de congés pour raison de santé.

Périodes d'activité

Le 23 octobre 1917, il arrive au Centre d'Instruction de l'Artillerie à Eu²¹. Le 5 novembre, il est proposé pour faire « partie de la Commission

¹⁶ DM, lettre du 28 mai 1922.

¹⁷ DM, fiche matriculaire.

¹⁸ DM, lettre du 10 mai 1922.

¹⁹ DM, Note du 12 février 1919 pour le ministre de la Guerre. Il semble bien qu'il était fragile des poumons. Ainsi, en 1912, il lui fut accordé trois mois de congé de convalescence à Habay-la-Neuve pour soigner une bronchite et une anémie par suite d'un refroidissement contracté à l'École d'Application (DM, certificat de visite).

²⁰ DM, brouillon de la note pour le ministre de la Guerre datée du 15 août 1917.

²¹ France, dép^l Seine-Maritime, arr. Dieppe, ch.-l.-c.

permanente de contre visite médicale à Londres»²². Il œuvre jusqu'à la fin décembre.

Du 1^{er} juin 1918 au 11 novembre 1918, il dirige un Magasin d'Artillerie et du Génie à Graville ²³.

Congés de convalescence

Du 11 juin au 10 août il séjourne à Lyon et Biarritz; du 1^{er} janvier 1918 au 27 février à l'hôpital de Saint-Jean-Cap-Ferrat; 1^{er} mars au 31 mai à Cannes.

La situation ne semble pas s'arranger comme l'indique la lettre écrite en mai 1918²⁴, par Émile de Lalieux de la Rocq, membre de la Chambre des représentants, de son hôtel suisse où il réside, au ministre de la Guerre pour le recommander «à l'effet de pouvoir trouver un emploi facile dans le commerce ou l'industrie afin d'obtenir d'être démilitarisé»²⁵ vu qu'il «est depuis longtemps malade et incapable de tout service». Cette missive signale que M. Dartevelle séjournait à cette date à l'hôtel Saint-Maurice à Cannes.

Sa santé vacillante, est minée davantage encore par un moral en berne qui le pousse à demander, le 24 juillet 1918 sa mise à la pension «par suite du mauvais climat, des fatigues du service et de la situation humiliante qui m'est faite, aggravée au point de ne plus me permettre aucun

²² DM, lettre du 5 novembre 1917.

²³ Il écrira le 2 mars 1920 (DM, lettre au ministre de la Guerre) que «j'ai accompli 16 mois de service pendant la guerre, en partie comme instructeur au C.I.A. (Centre d'Instruction de l'Artillerie) et en partie comme directeur-adjoint des M.A.G. (Magasins d'Artillerie et du Génie) à Graville. Le premier de ces postes exige une connaissance parfaite des bouches à feu, des manœuvres de batterie et des méthodes de tir; le second beaucoup d'esprit d'initiative et d'organisation». Graville, France, dép' Seine-Maritime, arr. Le Havre, ch.-l.-c.

²⁴ Date difficilement lisible en raison de la présence d'un cachet. Le cachet de la poste de Lausanne sur l'enveloppe porte la date du 19 mai 1918.

²⁵ DM, lettre envoyée de l'hôtel Beau Rivage à Ouchy-Lausanne. Émile de Lalieux de la Rocq, naquit à Nivelles en 1862, dans une famille catholique de noblesse territoriale. Il fit des études de droit à Université Catholique de Louvain. Il devint conseiller communal de sa ville en 1890, puis échevin l'année suivante, pour devenir bourgmestre en 1895 (il le restera jusqu'en 1915). Quelques mois plus tard, il fut élu député catholique de l'arrondissement de Nivelles jusqu'en 1900. Dans la suite, il retrouva cette fonction de 1908 à 1910 et de 1911 à sa mort en 1918. Le 3 avril 1915 il est arrêté par l'autorité allemande pour avoir en tant que bourgmestre distribué des secours aux ouvriers des chemins de fer qui refusaient de travailler pour l'occupant et pour avoir refusé de communiquer la liste des chômeurs de la ville. Emprisonné à Nivelles pendant quatre mois, il est ensuite déporté en Allemagne le 3 août 1915. Il y tomba gravement malade et fut transféré en Suisse à Ouchy-Lausanne où il décéda le 7 septembre 1918. (P. VAN MOLLE, *Le Parlement belge 1894-1972*, Anvers-Utrecht, 1972, p. 84 et x, «Les funérailles solennelles du bourgmestre Émile de Lalieux de la Rocq», *Rif tout Dju*, n° 440, 2003, p. 23). M. Dartevelle était aussi étiqueté comme catholique (cf. sa fiche d'internement des prisonniers de guerre en Suisse).

service normal»²⁶. Mais «quelques jours après, il demande d'attendre que son cas soit entièrement réglé au point de vue de son avancement». Il a été nommé lieutenant (en novembre 1914) et n'a pas encore été nommé capitaine, bien que la date pour cette nomination soit dépassée «depuis longtemps»²⁷.

Après-guerre

1918-1919

Le 13 novembre 1918, il reçoit un congé de convalescence de deux mois qu'il entama à son domicile au Havre, mais qu'il quitta le 14 novembre pour l'hôtel des Îles Britanniques (Cercle des Officiers français) à Nice pour y effectuer le reste de sa convalescence²⁸.

Ce congé sera prolongé jusqu'à sa pension qu'il demande effectivement cette fois le 12 février 1919 et qu'il obtiendra le 29 juin 1919 «pour infirmités contractées en service», avec 40 % d'invalidité²⁹.

1920

Le 26 avril 1920, il recevra sa nomination rétroactive comme capitaine en second (le 18 décembre 1916).

En cette année 1920, il fut fait chevalier de l'Ordre de la Couronne avec attribution de la Croix de Guerre (16 avril 1920). Le premier janvier de cette même année, il fut décoré de la médaille de la Victoire et de celle commémorative de la guerre (1914-1918)³⁰.

1921

Le 12 janvier 1921, il est nommé capitaine-commandant à titre honoraire³¹.

²⁶ DM, lettre au ministre de la Guerre. Il évoque ici sa non nomination comme capitaine et les conséquences pécuniaires que cela implique.

²⁷ DM, note du 29 janvier 1919.

²⁸ DM, note de l'inspecteur général du service de santé du 25 novembre 1918.

²⁹ DM, lettre de M. Darteville au ministre du 28 août 1919. Il n'avait pas été promu capitaine avant cette date «attendu qu'il n'a pas été reconnu avoir les aptitudes pratiques requises; sorti de l'École d'Application fin mai 1914 il n'avait pas 3 mois de service pratique lors de sa capture, il a été décidé pour les cas de l'espèce que les intéressés devaient préalablement faire la preuve de leurs aptitudes à commander une unité, ce que le prénommé n'a pu entreprendre vu son état de santé» (DM, note pour le ministre de la Guerre, 12 février 1919).

³⁰ DM, feuillet matricule.

³¹ DM, fiche matriculaire. Il obtiendra ce grade après de multiples réclamations auprès des autorités militaires. Dans une lettre au ministre de la Guerre, il écrit le 20 mai 1920 «À une requête introduite récemment dans laquelle je demandais à obtenir les grades qui auraient dû m'échoir avant ma mise à la pension pour infirmités contractées en service,

Dans la suite, selon ses dires, il aurait été « pendant 14 ans directeur-administrateur délégué d'un organisme d'assurances » que son « groupe a cédé en 1940 au groupe Minerve et qui s'appelle actuellement³² « Minerve-vie »³³.

En réalité, M. Dartevelle ne fut pas seulement un acteur de terrain au niveau des assurances, il en fut aussi un théoricien. Ainsi, de 1930 à 1950, il fut l'auteur d'au moins six livres en ces matières publiés à Bruxelles par l'Office des Assureurs, à savoir :

- *Petit manuel de l'agent d'assurances populaires*, qui connut une édition en néerlandais aussi sous le titre *Kleine handleiding voor den agent van volksverzekeringen*, s.d. (ca 1930).
- *Notions élémentaires de l'assurance sur la vie*, 1932, 120 pages.
- *Traité pratique des assurances de toute nature* (1932).
- *Nouveau traité pratique des assurances de toute nature* (1935) et qui connut en 1949 une seconde édition, 414 pages.
- *Le commentaire de la police incendie belge 1936*, s.d., (ca 1937), 66 pages.
- *Traité des opérations viagères*, 1941, 335 pages.

L'après-guerre vit sa santé se rétablir, puisque comme signalé ci-dessus, Maurice Dartevelle décéda en 1974, âgé de près de 84 ans.

il m'a été répondu que mon cas était assimilable à celui des officiers inaptes par le fait du service au front et qu'en conséquence, je ne pouvais obtenir que les deux grades de lieutenant et de capitaine qui m'ont été accordés. Or, je n'étais pas officier invalide maintenu à l'arrière, mais bien officier prisonnier de guerre rapatrié et d'après les règles d'avancement de ces officiers, énoncées dans la C.M. du 21/2/20, j'ai droit à ma nomination de commandant à la date du 11 mai 1919 (6 mois après l'armistice), date à laquelle je n'étais pas encore pensionné. Si, contrairement aux règles énoncées dans ladite circulaire ministérielle, je ne pouvais obtenir le grade effectif de commandant, je demande à obtenir ce grade à titre honoraire, légitime satisfaction que Sa Majesté vient de décider d'accorder aux officiers pensionnés pour infirmités et blessures, se trouvant dans les circonstances voulues d'ancienneté, ce qui est mon cas » (DM).

³² En 1972.

³³ DM, lettre de M. Dartevelle du 28 janvier 1972 à l'Office central de la Matricule. La S.A. Minerve de Belgique avait été constituée le 24 mai 1917 par devant maître Gheysens, notaire à Anvers. (Annexes au *Moniteur Belge*, 1919, p. 1772). Minerve de Belgique fut absorbée par Generali Belgium le 26 mai 1976 et Minerve-Vie, compagnie belge d'assurances et de réassurances subsista de 1948 à 1975 et par fusion devint Concorde-Minerve le 19 décembre 1975 (A. KAPPER, *Les compagnies d'assurances sur la vie de 1940 à nos jours*, Bruxelles, 1999, s.v.) (www.combuysse.fgov.be/assurances.html, consulté le 3 janvier 2017).

III. Le texte

De la mort à l'Amour à travers la guerre

1^{re} Partie

Journal du Capitaine Henry Morin³⁴

[Maurice Dartevelle]

Livre I

La guerre en Belgique

Bruxelles, 8 juillet 1914

J'étais arrivé la veille chez mes parents et, tout en prenant mon petit déjeuner, je lisais les journaux, ils étaient pleins de détails sur l'assassinat de Sarajevo³⁵. Lorsque mon père entra dans la salle à manger, je lui montrai les journaux. «Nous voici à la veille de la plus grande guerre de l'histoire! L'Autriche va déclarer la guerre à la Serbie; la Russie à l'Autriche: l'Allemagne, l'Angleterre, la France vont entrer dans la lutte; la neutralité belge sera violée, le monde entier sera mis à feu et à sang!»³⁶. Je disais ces mots avec un sourire, tant cela paraissait peu probable! Mais mon père répondit calmement: qui sait? Il ne faut ni rire ni plaisanter, quand on parle de tels malheurs!.

Bruxelles, 26 juillet 14

Aujourd'hui vers deux heures, une édition spéciale des journaux est venue nous apprendre la déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie. Nous n'en avons guère été émus; les Balkans sont si lointains! Néanmoins mes parents en causaient avec la douce compassion que l'on éprouve pour les malheurs d'autrui. Je me taisais tout en conduisant l'auto par les routes superbes de la forêt de Soigne; mais je n'en pensais pas moins et je trouvais la situation grave! Mais pourquoi alarmer mes parents? Je dois d'ailleurs avouer que l'idée de la guerre me plaisait étrangement; enfin si l'on est officier, c'est pour se battre! Mais durant le dîner qui fut très gai, je n'eus garde de souffler un mot de mes pensées et au moment de repartir à Namur je dis au revoir à mes parents de la façon habituelle, sans adieux émouvants, ce qui prouve bien que je trouvais en moi-même mes craintes peu fondées!

Namur, 30 juillet 14

Durant la semaine, l'animation en ville a été un peu plus grande que d'habitude. La population était plus patriotique, plus exaltée, plus vibrante, mais peu de personnes pensaient réellement à la guerre, tant la foi en notre neutralité avait été répandue partout par une politique maladroite et criminelle! La

³⁴ M. Dartevelle semble avoir nourri un projet plus vaste, sans doute un récit racontant sa vie jusqu'à son mariage, comme semble l'indiquer le titre «de la mort à l'amour à travers la guerre». Pour masquer son identité, il aurait choisi ce pseudonyme dont nous ignorons l'origine. Quand on sait que dans la suite, il écrivit au moins six livres sur les assurances, il paraît vraisemblable qu'il disposât d'une plume facile qui lui aurait permis d'envisager une telle entreprise.

³⁵ L'attentat contre l'archiduc François Ferdinand eut lieu le 28 juin 1914.

³⁶ Cette affirmation contraste avec une opinion répandue aussi à l'époque de la guerre fraîche et joyeuse, qui serait terminée pour les moissons. On peut se demander si ces propos ne sont pas le fruit d'une écriture postérieure à la guerre.

joyeuse entrée du Roi à Namur fixée au 2 août³⁷ n'avait d'ailleurs pas été décommandée et chacun se prépare à fêter cette solennité avec éclat. Rien n'est bizarre comme ces préparatifs de fête au milieu de cette atmosphère de guerre ! Les cafés regorgent de monde et les difficultés politiques au milieu desquelles l'Europe se débat sont résolues vingt fois par soirée. Le rappel des classes est consenti également, mais personne ne s'affole, personne ne peut croire la guerre possible³⁸ !

Namur, 31 juillet 1914

Aujourd'hui, en ville, une sorte d'inquiétude régnait, vague, sans fondement. C'était comme une atmosphère d'orage qui s'était répandue partout et qui surexcitait tout le monde. Une foule compacte grouillait dans les rues, les conversations étaient animées et les gestes véhéments. Beaucoup de soldats rappelés erraient partout, causant avec la population. Sur les figures une sorte d'anxiété se lisait mêlée à de la surexcitation : c'était l'attente d'événements importants.

Nous parcourons les rues, au hasard deux camarades et moi. Nous aimons à saisir sur le vif cette foule venue d'un peu partout ! Des remarques souvent très justes frappaient nos oreilles et les expressions de terroir employées, les rendaient piquantes et originales. Mais malgré tout un vent d'optimisme soufflait encore et somme toute la foule était plutôt joyeuse. Cette soirée rappelait un peu les soirées de fêtes populaires.... Nous étions gais aussi et cependant au moment de nous quitter vers dix heures, une phrase me vint aux lèvres malgré moi : « Je vois bien que c'est notre dernière sortie ! » et mes amis rirent, en croyant à une plaisanterie.....

Fort X Andoy, 1^{er} août 1914

J'étais couché depuis deux heures quand on frappe à la porte : – « Lieutenant, on vous demande » – : je me précipite en bas de mon lit, puis je crois à une plaisanterie de mauvais goût. J'ouvre la porte cependant, un soldat est là, en armes. Il me remet une enveloppe dont je lui signe un reçu. Je l'ouvre ; on m'annonçait que la mobilisation était décrétée en date du 1^{er} août. À la hâte, je fais ma malle, en employant la méthode qui consiste à retourner au-dessus d'elle, successivement tous les tiroirs des meubles de la chambre. Puis je téléphone pour une auto à un garage voisin. Je règle ma note et en route !

Nous traversons la ville où des ombres noires glissent nombreuses malgré l'heure tardive. Bien des fenêtres sont éclairées encore et sur les portes des silhouettes se dessinent. Dans certaines rues des groupes se sont formés qui

³⁷ *La province de Namur et L'Ami de l'Ordre* (1839-1918), journaux quotidiens namurois, appellent encore à pavoiser le 30 juillet, tandis que les mêmes quotidiens notent qu'« à partir de demain, les services de chaque fort, y compris la surveillance, fonctionneront comme en temps de guerre ». Il faudra attendre le surlendemain 1^{er} août 1914 pour que soit finalement annoncée l'ajournement de la visite royale.

³⁸ La mobilisation de l'armée belge a été réalisée en trois étapes : les classes de milice 1910, 1911 et 1912 ont été rappelées le mercredi 29 juillet, tandis que les classes 1909 à 1910 le sont dans le cadre de la mobilisation générale, décrétée le 31 juillet à 19 heures. Le roi et son État-Major prendront enfin la décision de rappeler les classes 1899 et 1900, et le 4 août, de considérer le contingent pour la levée de milice de 1914 comme constitué de tous les inscrits non exemptés de service. Sur la mobilisation à Namur : J. CHAINIAUX & Ph. BRAGARD (dir.), *Août 1914. Namur sur le pied de guerre*, Namur, 2014, p. 46-55 ; F. GOLENVAUX, *Les premiers jours de la guerre à Namur. Souvenirs de Fernand Golenvaux, sénateur et bourgmestre de Namur*, Namur, 1935. Sur des témoignages photographiques, voir E. BODART, M.-C. CLAES & A. TIXHON, *Namur à l'heure allemande 1914-1918*, Namur, 2010.

s'écarterent devant les nombreux autos et vélos militaires qui roulent à toute allure. Une rumeur monte sourde, voilée, indéfinissable... Nous voici sur la grand-route, en pleine campagne. Nous allons vite dans la nuit noire et le cercle lumineux des phares déroule la route devant nous comme la projection d'un cinématographe géant. Un froid étrange nous saisit et nous pénètre... Un brouillard dense s'étend et on ne peut distinguer que quelques ombres vagues qui se dressent au bord de la route... Une sorte d'angoisse physique et morale m'étreint devant cette course rapide! Quel est le destin qui m'attend là bas? Le destin inconnu et redoutable...! Dans l'obscurité profonde, le fort vit: la potence d'entrée se dresse, brillant d'une lueur rougeâtre semblable à une gueule entrouverte. Dans la galerie centrale des hommes aiguisent les baïonnettes; la meule qui tourne en grinçant et les aciers qui crient et qui gémissent semblent sous la voûte sonore une musique lugubre, énervante, crispante. Le commandant est déjà là et après quelques mesures prises rapidement, nous allons nous coucher. La cave qui me sert de logement n'a plus été habitée depuis des années et, malgré le poêle qui est tout rouge, l'eau coule le long des murs. Il y fait chaud et malgré cela, un frisson me secoue. Je m'étends dans mon lit étroit; les draps, que mon ordonnance a mis devant le feu, sont chauds: il y fait presque bon. Mais bientôt l'humidité renaît et lorsque je me lève deux heures plus tard, je suis tout mouillé. Le feu s'est éteint. Il fait glacial. Oh le triste réveil!

Fort X, 3 août 1914

C'en est fait! L'Allemagne a déclaré la guerre à la Belgique! Je m'étais couché très tard le dimanche et je dormais à poings fermés lorsqu'on vint me réveiller à 4 h. du matin: on demandait un officier au téléphone au bureau de tir. Je me lève d'assez mauvaise humeur avec la certitude que c'est pour une bagatelle que l'on me dérange. Je me dirige vers le bureau de tir, le commandant du secteur qui me téléphonait lui-même me prie de faire sortir les soldats du bureau de tir et quand son ordre est exécuté, il me communique l'ultimatum de l'Allemagne et la fière réponse de la Belgique. Ma première impression fut une grande joie, j'avais toujours désiré ardemment la guerre depuis ma plus tendre enfance et mon rêve se réalisait! De plus c'était contre les Allemands que nous allions nous battre et je les avais toujours haïs, tout en admirant leurs qualités.

Mais bientôt je réfléchis au sort de ma pauvre Patrie; certainement elle serait en grande partie ravagée, ses richesses seraient anéanties, ses villes et ses villages saccagés. Et puis mes parents? Je ne les reverrais peut-être plus! Peut-être seront-ils victimes des cruautés des envahisseurs! Et toutes ces pensées viennent diminuer ma joie ou du moins en changer la forme: ce ne fut plus qu'une satisfaction intérieure jointe à la volonté ferme de faire mon devoir, mon devoir jusqu'au bout!

Fort X, le 4 août 1914

On vient de nous communiquer que l'état de siège est décrété³⁹. Nous allons donc incendier les baraquements qui servaient de logements aux compagnies d'infanterie des forts. Les soldats évacuent tout ce qui se trouve dans ces locaux et la scène prend un aspect de pillage. Nous bourrons tout de paille et de pétrole...

³⁹ Arrêté royal du 4 août 1914 décrétant l'état de guerre dans les positions fortifiées d'Anvers, de Liège et de Namur, *Journal militaire officiel*, 1914, p. 117.

Maintenant tout flambe et à voir le zèle avec lequel les soldats attisent le feu, à voir la joie se refléter sur leur visage avec la lueur rouge de l'incendie, à voir l'excitation étrange de leurs yeux, on sent que dans tout homme la brute primitive renaît vite. On sent que dans la civilisation, les instincts de destruction, le viol et le meurtre, dorment, et qu'un rien peut les réveiller; on sent un peu ce qu'est la guerre quand les pires instincts sont déchaînés... Et moi non plus je n'échappe pas complètement à cette joie vandale de voir détruire, bien que des pensées tristes naissent en moi!

En voyant cet incendie, je songe à ces autres incendies qui seront déchaînés en Belgique. En voyant sur les faces de mes soldats s'allumer les désirs mauvais, je songe à ces soldats germaniques brutaux et sanguinaires qui violenteront notre sol et nos volontés, en sentant dans mon cœur la haine s'allumer au souffle chaud et pervers du feu. Je songe à toutes ces haines que les bourreaux ont toujours eues pour leurs victimes et que les Boches feront peser sur nous, avec toutes leurs atrocités⁴⁰!

Maintenant tout est fini: la nuit est tombée, seules quelques étincelles brillent encore çà et là, dans les ruines. Une colonne de fumée jaunâtre sous la clarté nocturne, s'élève lentement et une senteur âcre remplit l'atmosphère. L'excitation de tous est disparue, la plupart des hommes regardent les débris, mais leurs regards sont tristes et rêveurs. Ils pensent à leurs foyers, à leurs familles, à leurs villages... et de toute la scène une mélancolie se dégage infiniment prenante.

Fort X, le 9 août 1914

Une rumeur s'élève sur le massif du fort: tous les hommes sont là, le nez en l'air. De l'horizon un aéroplane arrive, très vite, dans le ciel bleu. Son ronronnement se rapproche et devient plus distinct. On dirait le bourdonnement d'un insecte gigantesque. Le voici presque au-dessus de nous. Maintenant, sous ses ailes les croix noires apparaissent, sombres présages. D'où viens-tu ennemi aérien, oiseau de proie farouche et cruel? Pourquoi as-tu quitté ton aire là-haut pour t'abattre sur nous, innocentes victimes? Où vas-tu? À quelles femmes, à quels enfants, à quels vieillards vas-tu t'attaquer sournoisement? Vas, accomplis ton œuvre de destruction et de mort. Vas ajoute de nouveaux crimes sans gloire, tous tes crimes anciens, vas orgueilleux et vainqueur dans l'azur, vas, car tôt ou tard l'heure de l'expiation sonnera, l'heure fatale et inexorable.. Alors bel oiseau, tu t'abattras dans la tourmente et dans un tourbillon de flammes vives tu viendras te briser sur cette terre étrangère et ennemie.. un peu de fer, un peu de toile, un cadavre et ce sera tout..., tout..., tout juste assez pour remplir une fosse anonyme, au bord de la route!⁴¹

Fort X, le 13 août 1914

Depuis 10 jours déjà la guerre sévit. L'Allemagne a jeté deux millions d'hommes sur notre poignée de soldats; depuis dix jours son artillerie puissante

⁴⁰ Il peut déjà avoir eu écho des massacres sur le plateau de Herve, le 5 août.

⁴¹ *La Province de Namur* (lundi 10 août 1914) mentionne le passage de ce Taube («La Colombe»), qui fut la cible des tirs du fort de Malonne. Cet avion d'observation, conçu par un inventeur autrichien du nom de Igo Etrich, était caractérisé par une silhouette aux ailes disposant d'un gauchissement des extrémités. Ce monoplane biplace très stable pouvait également emporter des bombes. En août 1914, l'aviation impériale allemande disposait de 246 appareils de ce type, répartis en 41 sections. Le «Taube» fut rapidement dépassé au bout de quelques mois d'opération (P.W. COHAUSZ, *Deutsche Oldtimer Flugzeuge*, Oberhaching, Aviatic Verlag, 1991, p. 11-13).

nous inonde de projectiles de tous calibres et quel résultat a-t-elle obtenu ? Liège tient toujours et devant ses forts invaincus cinquante mille cadavres allemands pourrissent ⁴² ! À Namur nous n'avons encore vu que des aviateurs ou les uhlands perdus, errants le long des routes et qui ne demandaient qu'à se faire prendre. La confiance règne partout, une confiance inébranlable dans le triomphe prompt et définitif de la justice et du bon droit. Nous n'avons tous qu'une seule crainte, c'est que l'ennemi ne vienne pas jusqu'à nous et que nous ne soyons obligés de rester les bras croisés pendant une bonne partie de la guerre.

Pendant quelques jours au fort nous avons eu une activité fébrile : il fallait tout préparer, tout mettre en état de guerre. Nuit et jour nous avons travaillé sans prendre de repos. Mais maintenant nous sommes prêts⁴³ ; il n'y a plus qu'à attendre ! Attendre, mais c'est très difficile d'attendre quand un volcan gronde en vous et notre impatience, notre énervement s'accroissent chaque jour !

À part quelques exercices de tir, c'est l'inaction dans la lourde chaleur d'août. Ce sont les causeries à l'ombre d'un pan de mur ou d'un arbre épargné ; ce sont les brèves visites au village voisin, où l'on rencontre des camarades logés dans les maisons ; ce sont les parties de bridge le soir dans notre chambre, ou bien encore les longues rêveries dans la solitude de la nuit étoilée. Parfois aussi c'est la veille au bureau de tir dans l'atmosphère épaisse de fumée et lourde de sommeil... Combien de temps encore durera ce calme au milieu de la tempête ?

Fort X, le 15 août 14

Le canon tonne au loin, vers Dinant. Assis sur le massif du fort, nous écoutons sa voix grave qui résonne et qui roule parmi les échos des vallées et des collines. Une émotion puissante nous étreint ! À quelques kilomètres de nous, une bataille se livre et nous sommes là, spectateurs muets et inutiles ⁴⁴ ! Parfois

⁴² Les chiffres cités, exagérés, traduisent l'écho auprès des soldats de la propagande et des rumeurs (*Le National*, plus modéré, précise le 8 août 1914 une estimation des pertes allemandes à 25.000 du 4 au 8 août 1914), mais ils dévoilent aussi que l'essentiel du mouvement principal d'enveloppement du « plan Schlieffen remanié » est déjà connu quelques jours après le début des combats : cinq des sept armées allemandes placées à l'Ouest de l'Empire doivent passer par la Belgique ou dans ses environs proches, soit environ un million deux cent mille hommes. Les pertes évaluées au cours de la prise de la Position fortifiée de Liège seraient de 5300 morts côté allemand (H. RAHNE, *Mobilmachung : militärische Mobilmachungsplanung und -technik in Preussen und im Deutschen Reich von Mitte des 19. Jahrhunderts bis zum Zweiten Weltkrieg*, Berlin, 1983, 308 p. ; J. HORNE & A. KRAMER, *Les atrocités allemandes*, Paris, 2005, p. 31).

⁴³ Des ouvrages de campagne, constitués de tranchées et d'abbatis, sont creusés suivant la route militaire rejoignant les forts. Les intervalles sont ainsi défendus par l'infanterie du 1^{er} Régiment de chasseurs à pied de forteresse et des sections de canons de 80 mm type Warendorff modèle 1862, canons déclassés en 1890 de l'armée de campagne. L'ouvrage le plus proche du fort d'Andoy – une tranchée protégée par un réseau barbelé – empêche une progression éventuelle de l'ennemi vers l'entrée du fort. (J. CHAINIAUX & Ph. BRAGARD (dir.), *Août 1914. Namur sur le pied de guerre*, Namur, 2014, p. 90-105). Le chanoine Jean Schmitz, secrétaire de l'évêque de Namur, tint un carnet durant toute la durée de la guerre. Il signale pour les 3-11 août 1914 : « Aux alentours, on prépare les forts, on brûle et fait sauter des maisons, on annonce à tous les villages voisins des coupoles qu'il faudra les évacuer... Beaucoup trop de ruines, hélas ! pour ce qu'elles devaient produire ! Les forts, déclarés imprenables, ont résisté quelques heures ». (Archives de l'évêché de Namur, fonds Schmitz, *Les carnets personnels du chanoine Schmitz*, 1914, p. 1-2).

⁴⁴ La tentative allemande de prendre la ville de Dinant le 15 août se résuma à la prise de la citadelle, reprise par la 2^e division d'infanterie française en fin d'après-midi. Le lieutenant Charles de Gaulle, de la 11^e compagnie du 33^e Régiment d'infanterie de Ligne,

les coups se succèdent un à un avec la régularité d'un tir de polygone ; parfois ils se confondent et forment un bruit gigantesque, semblable à un coup de tonnerre. Les salves des batteries françaises échelonnent, rapides, leurs quatre coups ; plus lentes les batteries allemandes répondent du feu de leurs six pièces. Et nous croyons suivre un peu de la bataille en entendant les canons tirer⁴⁵. Maintenant les coups s'espacent, une sorte de calme sinistre s'étend sur la nature. Rien ne bouge sous la chaleur ardente. Puis brusquement les rafales reprennent précipitées et crépitantes... et nous écoutons toujours sans échanger une parole. Les Allemands cherchent évidemment à franchir la Meuse : s'ils y parviennent, c'est l'envahissement de Namur et pour nous la Mort ou la Prison ! Nous écoutons au loin notre sort se décider... maintenant le bruit des canons vient davantage de l'Est, puis il se ralentit et un silence définitif plane sur la campagne. Les Allemands ont dû battre en retraite... Le soir, au mess, un triple hurra salua la victoire de nos alliés français !

Fort X, 17 août 1914

La sonnerie du téléphone retentit, «allô ! j'écoute» — «Les troupes d'infanterie en avant du fort se sont retirées devant l'avance des forces allemandes importantes». Il est 10 h. et l'arrivée à l'improviste des Allemands à cette heure sans un coup de fusil ou un coup de canon me paraît bizarre. Je demande l'autorisation au commandant de faire une patrouille : «Soyez prudent, dit-il» ! et je pars. Je n'ai pris avec moi qu'un sous-officier d'infanterie qui m'est dévoué et qui est très débrouillard.

Nous voici dehors. Une nuit d'août splendide. Dans l'azur foncé du ciel, toutes les étoiles scintillent. Une brise tiède souffle et nous apporte les chaudes odeurs de la terre. Nous franchissons notre avant-poste et maintenant nous sommes dans la zone où l'on a signalé l'ennemi. Oh ! la délicieuse impression de danger ! On se sent vivre largement dans l'atmosphère énermée tandis que l'on avance l'œil en éveil, le doigt à la détente du browning...⁴⁶. Malgré moi je me rappelle le temps où enfant je jouais au Peau-Rouge ! Mais maintenant les fusils sont chargés et je risque ma vie ! Comme le jeu est plus amusant maintenant, plus excitant, plus sport !

Un bruit dans les branches, et nous tombons en arrêt... mais non, ce doit être une bête effrayée qui a fui ! Plus de doute ce sont les Allemands : voici une centaine d'ombres qui rampent à 40 m devant nous. Nous les voyons bouger...

y connaît son premier combat. (Cf. M. LARCHER, *Le 1^{er} Corps à Dinant, Charleroi, Guise (août 1914)*, Paris, 1932, 211 p. ; L. TASNIER, «Dinant (15 & 23 août 1914) relation des combats», *Le Courrier de l'Armée*, 1927, p. 187-188 ; M. COLEAU, *Dinant 23 août 1914, la rencontre fatale*, Namur, 2014, p. 245-247).

⁴⁵ La batterie d'artillerie de campagne française est composée de quatre pièces de 75 mm modèle 1897 à tir rapide, dont le frein hydropneumatique réduisait le dépointage après chaque coup. La batterie de campagne allemande comprenait six pièces de 77 mm modèle 1896/1904 n.A. (*neue Art*, nouveau modèle, également équipé d'un frein hydropneumatique, mais à cadence de feu moins rapide).

⁴⁶ L'arme réglementaire des officiers de l'armée belge est le pistolet semi-automatique système Browning FN 1900 (Fabrique Nationale modèle 1900) en calibre 7,65 mm. En 1900, l'armée belge fut la première à se doter d'un pistolet semi-automatique quand elle introduisit une première commande de 10.000 armes pour équiper les officiers, suivie d'autres dès 1901 pour en fournir à la gendarmerie et à l'artillerie à cheval, soit quelque 20.000 exemplaires. (*Les armes à feu réglementaires belges depuis 1830. Catalogue de l'exposition au Musée Royal de l'Armée et d'Histoire militaire*, Bruxelles, 1988, p. 106).

Donnet abat sa carabine et je la relève d'un geste...⁴⁷. Il me regarde, car, simple héros, il a déjà fait le sacrifice de sa vie ! «Ce sont les arbres que nous avons abattus avant-hier» et un fou rire nous prend à tous deux!.. et cependant nous les avons vu bouger tant nos sens sont sujets à erreur et soumis, malgré nous, à notre cerveau à notre imagination! Sur la route nous revenons maintenant lentement en respirant à pleins poumons l'air frais. Soudain un coup de fusil et à nos oreilles le sifflement bien connu de la balle belge. «Faites donc attention», criai-je à haute voix, et tout penaud un homme s'avance hors des taillis. C'est une sentinelle belge à l'émotion facile!

Après une verte semonce, nous continuons. Nous voici maintenant cheminant, attentifs dans le couloir d'accès du fort! On appelle ainsi une pente boisée non battue par nos coupes, qui semble s'offrir particulièrement aux tentatives de l'ennemi. Soudain un bruit dans les branches, une ombre qui bouge, puis qui reste immobile. Certes ce ne peut être qu'un Allemand! Si c'est un espion, je dois le tuer; s'il fait partie d'une troupe, il faut avertir le fort et pour cela tirer encore! Mais malgré tout un dernier réflexe m'arrête! «Qui est là?» – «Soldat belge mon lieutenant...» et je le vois apparaître penaud et tremblant. Tout s'explique: c'était un rendez-vous d'amour! Je lui dis qu'il a failli se faire tuer, qu'il a abandonné son poste: un peu de morale et quelques jours d'arrêt et puis voilà!

Je rentre au fort et j'ai le plaisir d'exposer au commandant que je n'ai pas vu la moindre trace d'Allemand autour du fort et que les renseignements fournis étaient complètement faux.

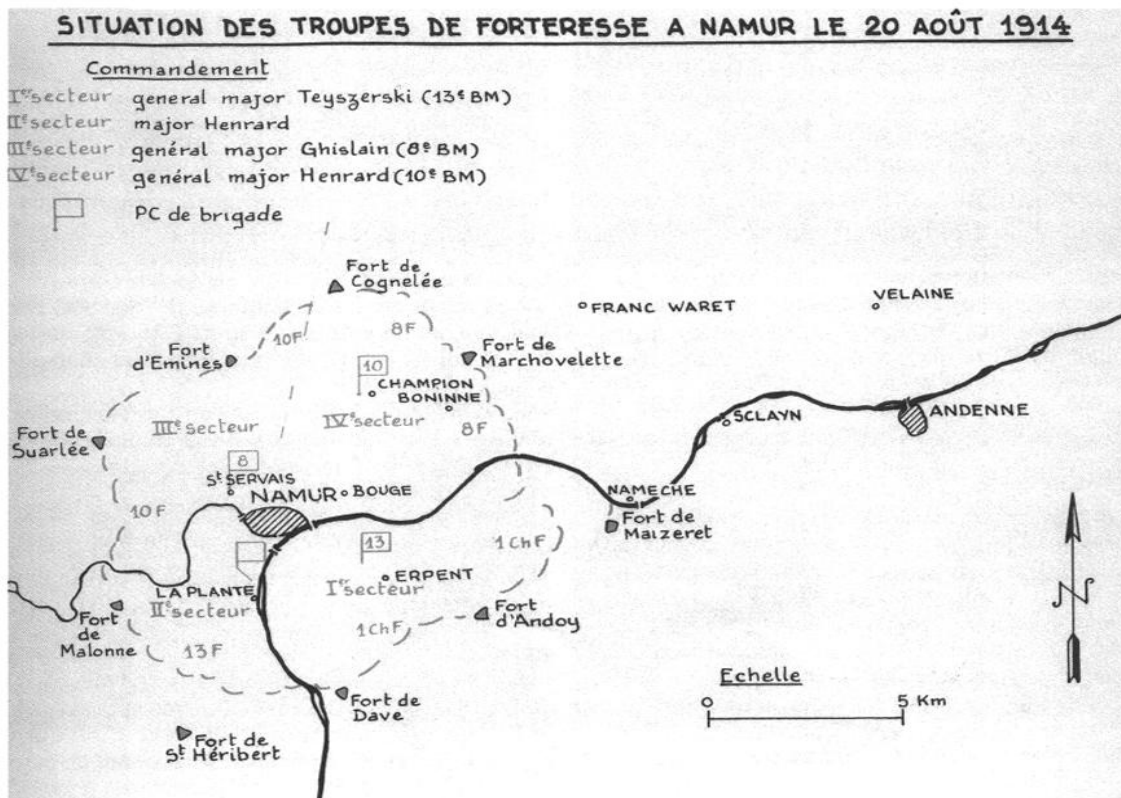
Fort X, le 20 août 1914

J'étais sorti bien tranquillement du fort pour aller faire une balade et j'étais un peu en avant d'un de mes postes d'observation lorsqu'un sifflement bizarre me fit tourner la tête, puis un second. Une balle se logea dans un abri voisin. On devait tirer à longue distance, car la pénétration était faible. J'extrayais la balle avec mon couteau. C'était une balle pointue, une balle allemande! Je fis demi-tour pour regagner mon fort. Tout en suivant le chemin, je tombai sur deux camarades des lanciers⁴⁸ qui m'exposèrent la situation. Partout les patrouilles, la cavalerie se heurtaient à des forces considérables d'infanterie allemandes. Namur était investie!

Quand je rentrais au fort j'annonçais les nouvelles et l'enthousiasme déborda: nous allions enfin voir les Boches! Nous allions nous battre!

⁴⁷ L'artillerie de forteresse dispose d'une carabine Mauser modèle 1889 calibre 7,65 mm, chargeur de cinq balles, munie d'une baïonnette-yatagan. Cette arme était moins encombrante que le fusil du même système Mauser, réservé à l'infanterie de l'armée de campagne (longueur d'1,05 m, à comparer avec la longueur du fusil : 1,27 m). (L. LECONTE, *Les armes portatives des troupes belges de 1830 à 1910*, Bruxelles, 1910, p. 45-47).

⁴⁸ Comme toute grande unité, la 4^e division d'armée dispose d'un régiment de lanciers destiné à effectuer le service de reconnaissance. Il s'agit ici de cavaliers du 1^{er} escadron du 1^{er} Régiment de lanciers, chargé d'agir devant le 1^{er} secteur de la Position Fortifiée de Namur (secteur Dave-Andoy-Maizeret). Ces hommes avaient déjà l'expérience de combats d'escarmouche vers Natoye, le 14 août, et le 19 août au matin, à hauteur de la ferme de Maizeroul au sud-est de Goye, et à Strud. Le 20 août, l'escadron fouilla le terrain vers Bonneville et le rencontra, tandis que l'ennemi descendait vers Sart-Bernard. Le lendemain, devant le bombardement, le 1^{er} escadron se replia sur Jambes, où stationnaient les réserves. (F. VAN PETEGHEM, *Le 1^{er} Régiment de Lanciers à Namur 1871-1914*, Namur, 1984, surtout p. 93-104).



Centre de Documentation Historique des Forces Armées , Evèr

J'avais plaisir à voir une joie farouche se répandre sur le visage de mes soldats, des éclairs brillaient dans leurs yeux et aussi cette lueur fauve et mauvaise de la brute primitive qui viole ou qui tue. Des instincts de meurtre remplissent l'atmosphère et dans l'âme de chacun un peu de cruauté, un peu de férocité apparaissent. On dort peu cette nuit-là, mais on fit de délicieux rêves de combats⁴⁹ !

Fort X, 21 août 1914

8 heures

Le canon tonne du côté du fort XI notre voisin⁵⁰. Nous montons sur le massif central, mais un brouillard épais nous empêche de rien voir. On nous annonce qu'un poste d'observation du fort XI s'est retiré ! Serait-ce déjà l'attaque de vive force ? Oh maudit brouillard !

10 heures

Un projectile – un très gros – passe en sifflant et va s'abattre derrière le fort, puis un autre à quelques mètres devant lui. Le tir allemand est réglé, rentrons ; à peine sommes-nous dans le fort qu'un troisième projectile arrive en plein dans le massif qu'il ébranle complètement.

⁴⁹ Le capitaine-commandant Nollet ordonne ce jour-là de tirer sur les batteries allemandes qui s'installent près du château d'Arville à Mont-Sainte-Marie, et fait dégager le champ de vision en dynamitant dix-huit maisons. (MRA, Fonds Moscou, I. 1564).

⁵⁰ À savoir le fort de Maizeret.

Midi

Depuis deux heures les projectiles allemands s'abattent sur le fort, par rafales de 4, de 6. L'effet est très curieux, on entend le sifflement du projectile, puis le choc sur le béton et la détonation formidable; le massif tremble tout entier. Puis un bruit d'avalanche retentit sinistre sur nos têtes: ce sont les débris de béton qui retombent sur le massif ou dans le fossé. Nous avons téléphoné au secteur, mais aucun emplacement de batterie n'a été communiqué. Nous sommes obligés de nous laisser démolir lentement, morceau par morceau, sans pouvoir riposter. Nous tirons trois ou quatre coups au hasard dans le brouillard. Nos communications téléphoniques avec le secteur et avec nos postes d'observation sont coupées. Il est inutile de tenter de les rétablir; nous l'avons déjà fait trois fois, mais maintenant il ne reste plus que des débris de fil. Nous observons tant bien que mal par le trou d'homme de la coupole de 15 cm⁵¹. L'observation est aisée, nous ne voyons rien!

4 heures

L'après-midi, le bombardement a été excessivement violent. Les projectiles touchaient le massif central sans interruption, le fort tremblait continuellement et continuellement aussi grondait le roulement sinistre et démoralisant du béton qui croulait. Les hommes sont assis et attendent! Qu'attendent-ils? Mystère! Qu'attendons-nous, nous-mêmes tandis que nous faisons d'interminables réus-sites! Nous n'en savons rien, nous attendons!

7 heures

Je viens d'aller dîner, le fort est lamentable. Les locaux, les contrescarpes tout en miettes et dans l'intérieur même du fort tous les carreaux sont cassés! Des hommes en enlèvent les débris pour que personne ne se blesse! Une fumée épaisse envahit tout. Il me prend l'idée de respirer un peu d'air pur! Je sors dans le fossé et devant le parterre d'entrée, j'aperçois l'entonnoir d'un projectile, il est énorme, certes le projectile qui l'a laissé a au moins 28 cm. Or le fort n'est construit que pour résister à du 21, et sans oser formuler la conclusion, je rentre tandis qu'un projectile vient exploser à l'endroit où je me trouvais. Une petite tournée d'inspection me montre que parmi les organes essentiels du tir, seule une coupole de 5,7 celle du saillant I, ne tourne plus! Allons tout va bien!

11 heures

Jusqu'à présent 500 projectiles sont tombés sur le massif central, c'est déjà un joli nombre⁵². Maintenant les hommes transportent les vivres de la contrescarpe à l'escarpe, à travers le fossé. Quand un projectile siffle, chacun s'abat derrière la caisse qu'il transporte. C'est très amusant. J'en viens et j'ai fait comme les autres.

⁵¹ Le fort d'Andoy, construit en 1891, disposait sur le massif central d'une coupole de canons jumelés de 150 mm, de deux coupoles latérales armées d'un obusier de 210 mm, et de deux coupoles de canons jumelés de 120 mm. Sur les dégâts occasionnés par les tirs de l'artillerie de siège allemande à Andoy, voir F. VERNIER, 1914. *Le calvaire des forts belges sous les coups de la Grosse Bertha*, Verviers, 2014, p. 55-56. Les plans du fort et des impacts: MRA, Fonds Moscou, I. 1564.

⁵² L'artillerie de siège allemande devant Andoy est composée de pièces de 210 mm et obusiers de 305 mm de la 2^e batterie du 9^e régiment d'artillerie (547 coups tirés sur Andoy le 21 août) et de la 3^e batterie du premier régiment d'artillerie à pied (nombre de coups indéterminé) (F. VERNIER, *op. cit.*, p. 55-56).

Dans la lumière crue, les lampes électriques qui s'agitent, qui s'aplatissent et qui se relèvent exécutent une danse bizarre remarquablement étrange!

Fort X, 22 août 1914

4 heures

Grand nettoyage du fort : il en avait bien besoin. Enfin, tout reprend un petit air de propreté, presque de confort, agréable à l'œil. Les ouvertures des fenêtres au-dessus des lits de poutrelles sont bouchées avec des matelas soigneusement. L'ennemi tire toujours, mais nous nous sommes faits aux détonations et nous n'entendons plus rien sauf cet horrible bruit d'avalanche des débris, qui nous énerve et qui nous assourdit.

Midi

Le bombardement a été moins intense : messieurs les Allemands essuieraient-ils un échec quelque part ? Nous avons profité de ce calme relatif pour exécuter quelques tirs sur des endroits favorables à l'installation de bivouacs ou de batteries.

4 heures

Décidément l'après-midi a été mouvementée. Le tir des Allemands est devenu infernal. On n'entendait plus ni sifflements, ni explosions, ni éboulements. Ce n'était plus qu'un bruit continu, gigantesque et formidable. Autour de nous, au bureau de tir, les encriers, les gommés, les règles exécutaient une danse charmante. Ce bruit et ce tremblement sans arrêt sont épouvantables : on ne peut ni parler, ni s'occuper de quelque chose, ni lire, ni jouer aux cartes. Et nous restons mornes, à nous regarder. J'essaye bien de faire un tir, mais cela n'a d'autre résultat que de redoubler la pluie d'obus et réellement, il serait dangereux d'exposer nos coupoles dans cette tempête de fer et d'explosifs. Le fort d'ailleurs a souffert énormément. La coupole de 15 est ébréchée et dans l'ouverture béante, on a mis deux matelas, protection dérisoire. Cette coupole d'ailleurs ne tourne plus : elle est inutilisable⁵³. La coupole de 5,7 a été traversée et faussée par un obus. Deux autres sont immobilisées. Une coupole de 2.1 est fêlée.

5 heures

J'étais descendu avec l'adjudant Benoit⁵⁴ pour dîner, lorsque soudain un projectile éclate devant la fenêtre blindée. « Encore un qui ne nous aura pas » dis-je, en me retournant. Mais je vois Benoit vaciller, murmurer « ça y est » et tomber dans les bras du cuisinier qui arrivait. Nous le déshabillons : un trou à peine perceptible et légèrement sanglant dans la poitrine. C'est un tout petit éclat qui a traversé le matelas et qui est venu droit au cœur à ce cœur loyal et brave de soldat.

Deux hommes prennent le cadavre pour le porter au bureau de tir, et sur le passage du triste cortège, plus d'un œil se mouille ! Les locaux d'escoupe maintenant sont inhabitables : une batterie allemande prend le fossé d'enfilade et à chaque instant des éclats balayent les chambres. C'est le premier projectile de cette batterie maudite qui a tué Benoit. Aussi il est nécessaire d'évacuer ces

⁵³ Selon le capitaine-commandant Nollet, la coupole centrale serait déjà bloquée la veille. (MRA, Fonds Moscou, l. 1564).

⁵⁴ Le nom de Benoit ne figure pas parmi les victimes du siège du fort d'Andoy. S'agit-il d'une erreur orthographique ?

locaux et de grouper tous les hommes dans la galerie centrale; ils sont là quatre cents et il y a place à peine pour la moitié⁵⁵! L'atmosphère y est épouvantable, saturée de fumée et d'odeurs étouffantes.

8 heures

Une rumeur court dans la foule des soldats groupés dans la galerie centrale: les Français se battent en avant du fort! Tant il faut que, dans une situation désespérée, l'homme cherche toujours un espoir ultime auquel il se raccroche désespérément comme un naufragé à une épave. Et chaque coup de canon, chaque obus et chaque morceau de béton arraché au fort démentent la nouvelle et enlèvent la dernière espérance.

11 heures

Je viens de me réveiller dans l'atmosphère épaissie du bureau de tir: j'ai dormi une heure. Autour de moi des sous-officiers dorment sur des matelas; le commandant rêve, la tête entre les mains, des soldats veillent, le regard hébété... Sur le lit à côté du mien, un corps gît recouvert d'une couverture: il paraît dormir... Ah! c'est Benoit, j'avais oublié! Je sors et j'arrive à la galerie centrale. Groupés au hasard, assis ou couchés pêle-mêle avec des caisses de biscuits et des tonnes de bière, les hommes sont là, au milieu d'une atmosphère épaissie de fumée bleue, d'angoisse et de sommeil: on entend les respirations haleter... Les lampes électriques jettent dans la galerie une lumière étrange, jaunâtre et comme obscurcie. Les visages paraissent blafards avec les traits crispés par la souffrance physique et la souffrance morale, le regard vague et éteint ou brillant d'une fièvre mauvaise: pas un mot. Dans un coin, sous la clarté plus crue d'une lampe à air, des hommes travaillent silencieusement fantomatiques. Leurs coups de marteau résonnent sinistrement au milieu des détonations des projectiles: ils clouent un cercueil...

Minuit

Nous ensevelissons l'adjudant Benoit dans les plis du drapeau belge pour lequel il est mort; une mise en bière silencieuse, brève, poignante, au milieu des prières des prêtres infirmiers; une descente rapide dans les couloirs sombres, semblables à d'antiques catacombes, l'enterrement précipité, sous les obus qui pleuvent, dans la tombe commune que lui-même avait fait creuser; et c'est tout. Jamais je n'ai si bien compris combien c'est peu de chose qu'une vie humaine!

Fort X, le 23 août 1914

Six heures

La nuit a été un peu plus calme et ce calme paraît persister maintenant: immédiatement l'espérance renaît chez les hommes. Les rumeurs de victoire les plus fantaisistes courent et des sourires réapparaissent sur les figures tirées par l'angoisse et la fatigue. Nous exécutons quelques tirs sur des châteaux, des fermes, des maisons où certainement des Allemands cantonnent. Espérons que nous en aurons descendu quelques-uns!

⁵⁵ Soit 317 soldats et sous-officiers et 82 soldats et sous-officiers d'infanterie de forteresse.

1 heure

Nous achevions de dîner tranquillement, presque gaîment, lorsque tout à coup un homme entre, haletant, éperdu, sinistre, couvert de sang et noir de poudre, murmure «Coupole de 1.2» et tombe, râlant. Je me précipite et rapidement, je me rends compte de l'horrible chose qui vient de se produire. Un obus allemand a transpercé l'avant-cuirasse d'une coupole pour canon de 1.2 C et a explosé dans la tour bétonnée⁵⁶.

De la coupole au bureau de tir un triste cortège s'organise: sur des matelas des masses informes sont portées, noircies de poudre, atrocement brûlées, sanguinolentes. Des mutilés gémissent sous les débris et des blessés, les yeux dilatés par la souffrance, se font laver leurs blessures en serrant les dents pour ne pas crier. Une odeur abominable et écœurante de chair brûlée s'élève! Des soldats courent affolés et d'autres, immobiles, hébétés attendent. Mais je n'ai guère le temps de m'attarder à l'atroce spectacle: il faut aller vite. La tour de la coupole forme une ouverture béante au magasin à munitions. Si un projectile y pénètre, nous sautons. Rapidement je fais lever les hommes et en hâte nous entassons dans le puits des matelas de laine, et heureusement, nous pouvons mener le travail à bonne fin.

Immédiatement nous préparons les éléments d'un nouveau tir avec les dernières coupoles qui tirent encore et les hommes y vont gaîment, par soif de vengeance.

4 heures

Notre salve d'une heure a mis les Allemands en rage et depuis lors, leur tir a atteint une puissance inouïe. Les obus tombent continuellement. L'atmosphère est à peu près irrespirable et l'aspect des soldats est lamentable. Certes, chacun d'eux a fait le sacrifice de sa vie et ne demanderait pas mieux que de combattre avec courage. Mais dans la torture de cette atmosphère infernale, quelle énergie ne faudrait-il pas pour réagir contre la souffrance, contre la mort qui vient lentement. Et moi je suis comme eux, je souffre, mais je ne veux pas l'avouer à moi-même.

6 heures

J'étais au bureau de tir quand soudain une explosion formidable me secoue. Je me terre aussitôt et je me hâte vers la galerie centrale: les hommes, hagards, sont là, se pressant vers la sortie. Je suis leurs regards affolés et je vois la voûte de l'immense salle fissurée complètement menaçant de s'écraser sur eux d'un moment à l'autre... Il faut évacuer la galerie centrale et se réfugier là où l'on trouve encore un peu de place sous une voûte non détruite. Je vais dans la salle des machines; deux cents soldats sont entassés là où l'on n'en mettrait pas 50 à l'aise.

7 heures

Bientôt, l'épouvantable situation s'aggrave encore, dans ce local où nous ne pouvons rester ni assis, ni couchés. La voûte s'est fissurée de façon inquié-

⁵⁶ Les mémoires du commandant du fort signalent la destruction de «l'avant-cuirasse de la coupole obusier 21 cm», qui «démolit complètement l'affût et tue le chef de coupole, ainsi que 6 hommes, et blesse 2 autres». Il ne s'agirait donc pas des coupoles de canons de 120 mm, lesquels n'auraient été selon lui que coincées par des débris placés entre la tourelle et l'avant-cuirasse. Sans doute s'agit-il simplement d'une erreur de transcription du calibre «1.2» au lieu de «2.1» (MRA, Fonds Moscou, l. 1564).

tante; la poudrière qui s'étend sous le local, a une ouverture béante du côté de l'ennemi: sauter ou être écrasé! Mais bientôt un troisième genre de mort, plus terrible encore, s'offre à nous. La cheminée de la machine s'obstrue de débris de béton et la lumière s'éteint en même temps que la ventilation s'arrête. L'atmosphère, déjà si mauvaise, devient irrespirable; la fumée envahit tout et nous retenons notre respiration le plus longtemps possible, car respirer est devenu une souffrance. J'essaie de ranimer le courage des hommes: je leur montre que la fuite sous le bombardement est une lâcheté et de plus un véritable suicide; je leur montre que le devoir est de rester malgré tout et malgré tous, jusqu'à la mort; et tous ensemble nous crions encore une fois: «Vive le Roi, vive la Belgique». Et le découragement retombe sur nous. Nous restons là en attendant la mort! La pensée de mes parents se présente à mon esprit, malgré moi, lancinante! Bientôt un homme se met à râler, puis un second. Les tubes d'oxygène sont vides: il n'y a rien à faire et leur agonie se prolonge atroce, énervante! Un homme devient fou et se met à divaguer. On lui fait une piqûre de morphine pour le faire taire: nous n'avons pas le choix des moyens. Et le bombardement continue toujours⁵⁷.

9 heures sans doute

Le tir des Allemands cesse brusquement; la fumée commence à disparaître. Il était grand temps. Plusieurs hommes étaient déjà évanouis et moi-même, je sentais un malaise étrange m'envahir. Si les Allemands ont cessé le bombardement, c'est qu'ils vont exécuter un assaut: il s'agit de s'y préparer. Le fort est lamentable; c'est un monceau de débris. Nous dégageons heureusement trois coupoles de 5,7 et nous essayons, mais en vain, de disperser à coups de canon les débris qui obstruent les fossés, l'énergie et le courage sont revenus à chacun. Et de nouveau nous attendons, mais cette fois calmes et résolus, pour combattre des ennemis que nous verrons.

10 heures

Les Allemands coupent les fils de fer: c'est l'assaut. Nous distinguons des ombres qui rampent dans la nuit; elles avancent et le fort reste muet: elles sont à 25 m des fossés, rien encore; puis soudain, nos trois coupoles [se mettent] à tirer leurs⁵⁸. Les coups se suivent à intervalles réguliers, comme au polygone; là-bas des cris et des gémissements retentissent. Cependant [...] ⁵⁹ atteint le fossé et y tombe. Mais les coffres flanquant les fossés tonnent et dans la nuit le vacarme devient effrayant! Le fort n'est pas suffisamment détruit et les Allemands s'en vont.

Minuit

Après l'assaut, nous avons encore eu quelques instants de calme: nous en avons profité pour nettoyer le fort. Le moral est bon maintenant, mais le bombardement reprend avec une intensité progressive: allons-nous revivre encore les heures angoissantes de tantôt?

⁵⁷ Le fort a été la cible de 3500 projectiles tirés durant 4 jours (20-24 août 1914) (F. VERNIER, *op. cit.*, p. 55-56).

⁵⁸ Espace en blanc.

⁵⁹ Idem.

Fort X, le 24 août 1914

8 heures

Depuis minuit la rafale fait rage et de nouveau la respiration redevient impossible. C'est la fin et j'essaie de m'endormir: je préfère que la mort me vienne en dormant, puisque nous ne pouvons pas nous défendre. Le commandant me fait appeler: «Notre situation devient intenable, dit-il, mais avant de rendre le fort, je vais tenter un dernier effort. Je fais appel à votre dévouement. Essayez de rejoindre le [commandant] de la section ou de la Place et d'obtenir ses ordres⁶⁰: s'il faut tenir encore, on fera une sortie, revenez. Si l'on peut se rendre, restez à l'État Major et partez avec lui.

Ainsi donc dans quelques heures, ce sera la reddition, le salut. Mais pour moi, point de doute: une batterie bombarde à shrapnell la poterne d'entrée. Jamais je ne pourrai faire 10 mètres dehors sans être touché et je vois la mort devant moi!

«C'est bien, mon commandant. Voulez-vous me permettre de vous donner mon portefeuille, ma montre et mon journal de campagne, pour les remettre à mes parents, si un accident arrivait... c'est possible». Deux larmes brillent dans les yeux de mon commandant; nous nous serrons la main et je m'apprête à sortir⁶¹.

Ferme de St Morelle, le 25 août 1914⁶²

Au moment de franchir la poterne du fort hier matin un shrapnell éclata sans m'atteindre. Cela me permit de franchir en courant une dizaine de mètres avant l'éclatement du projectile suivant: je me crus sauvé et je m'acheminai vers Namur. Soudain, le sol trembla sous mes pieds; une explosion formidable retentit; je fus précipité en l'air... Quand je revins à moi, je vis au-dessus de ma

⁶⁰ Le commandant de la Place, le lieutenant-général Augustin Michel (1855-1914) a ordonné le 23 août à 10 heures la retraite générale de la 4^e division d'Armée et n'est plus à Namur (il logeait dans la maison située au coin des rues de l'Évêché et de Saint-Aubain (aujourd'hui rue Joseph Saintraint).

⁶¹ Son récit oublie de mentionner le fait important dévoilé dans une lettre que l'auteur adresse du Havre au ministre de la Guerre le 22 juillet 1918: «Personnellement j'ai reçu, de mon commandant, l'ordre de traiter avec l'ennemi les conditions de reddition du fort. En exécutant cet ordre formel, je devais forcément être fait prisonnier. Aucun reproche ne peut donc être fait ensuite de ma capture». Et de poursuivre en affirmant que son maintien au grade de sous-lieutenant jette une suspicion grave sur sa conduite. Le 22 novembre 1918 le commandant Nollet, confirme dans une note cette version des faits (MRA, «C'est bien, mon commandant. Voulez-vous me permettre de vous donner mon portefeuille, ma montre et mon journal de campagne, pour les remettre à mes parents, si un accident arrivait ... c'est possible». Deux larmes brillent dans les yeux de mon commandant; nous nous serrons la main et je m'apprête à sortir. (MRA, Fonds Moscou, b. 5206). Nous remercions E. Janssen, archiviste au MRA, de nous avoir signalé l'existence de ce document).

⁶² L'ancienne ferme Morelle est encore située 90 rue Grande, à Andoy. L'auteur, Bruxellois d'origine, ignorant vraisemblablement le wallon a pu entendre de la bouche d'autochtones l'appellation «li cinse Morel» (la ferme Morelle), dénomination qu'il déforma en «Sainte Morelle». Il convient de signaler cependant ici que son père est natif de la localité hainuyère de Faurœulx, aujourd'hui Estinnes, et que donc la langue wallonne ne devait pas lui être totalement étrangère.

tête une figure jeune, surmontée d'une casquette grise à bande bleue⁶³. J'étais prisonnier des Allemands! Je n'avais rien comme blessure: une simple égratignure au bras, mais le choc du projectile m'avait étourdi fortement et j'étais resté près de trois heures sans connaissance. Je restai couché toute la journée, plongé dans une sorte d'insensibilité: mes sens percevaient bien les impulsions extérieures, mais il me fallait faire un effort sur moi-même pour m'en rendre compte. Tout me paraissait un rêve. La nuit, je dormis sans me réveiller et aujourd'hui matin je me sentis dispos: seule une petite douleur au bras gauche me rappelait l'aventure de la veille. Vers 8 heures, on m'annonce que mon fort s'était rendu et que j'en rejoindrais la garnison. Bientôt je fus conduit par une sentinelle et je retrouvai mon commandant qui me croyait mort. Ce fut avec joie que je repris possession de mon portefeuille, de ma montre et surtout de mon journal de campagne. Nous déjeunâmes d'un peu de mouton au riz et d'une demi-bouteille de vin rouge. Puis nous nous mîmes en route pour la ferme de St Morelle. Après le repas, l'officier allemand nous fit donner des chambres et je pus enfin me laver: ce fut avec des sensations les plus délicieuses de ma vie que ce simple lavage à l'eau dans un seau de ferme.

En Allemagne, le 26 août

Le matin, à 3 heures nous étions debout et nous partions bientôt dans la fraîcheur de la nuit d'août. Notre colonne défilait lentement sur la route poussiéreuse et dans le lointain, le grondement du canon s'affaiblissait. Vers 10 heures, nous prîmes un léger repas dans une ferme isolée. Puis la marche reprit, dans la chaleur et la poussière, horriblement pénible pour nos soldats harassés. À chaque instant, un homme s'arrêtait épuisé, mais un coup de crosse ou un coup de baïonnette le remettait dans les rangs. Du haut d'une charrette, où il s'était confortablement installé, l'officier allemand surveillait la colonne et chaque nouvelle cruauté mettait sur ses lèvres un rictus mauvais. La marche devenait intolérable et comme je le faisais remarquer à l'officier allemand, il me répondit: «Je dois aller jusqu'à Liège: ce sont mes ordres. Vous marchez bien, pourquoi vos hommes ne le feraient-ils pas?». L'argument était sans réplique et je ne voulais pas lui avouer [que] mes pieds étaient en sang et que ma fierté de ne pas faiblir devant cet ennemi me soutenait seule. Liège! Encore 40 kilomètres! mais la moitié de mes hommes seraient massacrés à coups de baïonnette avant qu'on arrivât! Enfin la colonne entra dans Huy, où j'eus une altercation avec un gros major boche. Altercation très violente à la suite d'une phrase injurieuse pour la Belgique qu'il avait prononcée en allemand et que j'avais comprise! Cela prenait une très fâcheuse tournure pour moi et je commençais à trouver qu'il est prudent pour un prisonnier de ne pas dire tout ce qu'il pense, lorsqu'un colonel très courtois intervint et mit fin au débat; peut-être m'a-t-il sauvé la vie. Par reconnaissance, je lui souhaite d'avoir été tué le plus tôt possible, pour ne pas porter plus longtemps ce nom ignoble à jamais dans l'histoire. «Boche».

Maintenant la décision est changée, on va nous embarquer en train. Un compartiment de première est mis à la disposition des officiers et bientôt le train se met en marche... Nous ne disons mot: nous réfléchissons au passé et nous

⁶³ Les fantassins du 32^e régiment d'infanterie qui prennent possession du fort étaient accompagnés d'infirmiers et de médecins, ce qui explique la couleur distinctive bleu foncé des bandeaux de bonnets et de casquettes, tandis qu'elle était rouge dans l'infanterie. (J. KRAUS, *The German Army in the First World War. Uniforms and Equipment-1914 to 1918*, Vienne, 2004, p. 510-517).

songeons à l'avenir. Maintenant la nuit tombe lentement et l'obscurité dérobe à nos yeux le dernier paysage que nous verrons de notre chère Belgique.

Un arrêt dans la nuit: Verviers. Beaucoup de soldats qui se pressent curieusement aux portières: fermons vite les rideaux! Maintenant de nouveau la nuit: penché à la portière, je regarde passer les lumières lointaines des villages et des hameaux... Le poteau-frontière... Adieu Belgique. Adieu, quand nous reverrons-nous?

Résumé. – Cette étude concerne la publication d'un journal de guerre (1914-1918) de Maurice Dartevelle (1890-1974) qui tout jeune sous-lieutenant d'artillerie sera affecté le 30 mai 1914 au fort d'Andoy destiné à assurer la défense de la forteresse de Namur. Il y décrit sa vie, l'atmosphère régnant du 4 au 24 août 1914, date à laquelle à la suite d'un bombardement intense ce fort dut se rendre, reddition qui le fit prisonnier. L'édition de ce texte est précédée d'une introduction retraçant la vie et la carrière de l'auteur.

Samenvatting. – Deze studie betreft de publicatie van het oorlogsdagboek (1914-1918) van Maurice Dartevelle (1890-1974). Als jonge onderluitenant der artillerie werd hij op 30 mei 1914 in het fort van Andoy gekazerneerd, een fort dat voor de verdediging van de vesting Namen moest instaan. Hij beschrijft zijn leven en de sfeer die heerste tussen 4 en 24 augustus 1914, dag waarop het fort zich na een intens bombardement moest overgeven en waarop hij werd gevangen genomen. De tekst wordt vooraf gegaan door een inleiding die het leven en de loopbaan van de auteur schetst.

Abstract. – The study concerns the publication of a war diary (1914-1918) by Maurice Dartevelle (1890-1974). As a young artillery second lieutenant he was billeted at Fort Andoy on May 30, 1914. The fort was supposed to defend the Namur stronghold. He describes his life and the atmosphere reigning between August 4 and 24, 1914, the day on which the fort had to surrender after fierce shelling and he was made prisoner. The text is preceded by an introduction summarising the author's life and career.

Pierre Lierneux (1965), docteur en histoire de l'Université catholique de Louvain, spécialisé en histoire militaire à l'École royale militaire, gestionnaire de collection du Musée royal de l'Armée et d'Histoire militaire, puis chef du service Muséologie-expositions de l'institution scientifique. Membre de l'Académie royale d'Archéologie de Belgique.

Pierre Lierneux (1965), doctor in geschiedenis (Universiteit catholique de Louvain), gespecialiseerd in militaire geschiedenis aan de Koninklijke Militaire School, aanvankelijk collectiebeheerder in het Koninklijk Legermuseum, later diensthoofd Musicologie-Tentoonstellingen van de wetenschappelijke instelling. Lid van de Koninklijke Academie voor Oudheidkunde van België.

Pierre Lierneux (1965), doctor of History of Catholic University of Louvain, specializing in military history at the Royal Military Academy, curator of the Royal Military and of the Armed Forces Museum, now head of the scientific institute's museum-exhibitions department. A member of the Royal Academy of Archeology of Belgium.

Jean-Louis Van Belle (1942), docteur en histoire. Il s'est particulièrement intéressé à l'industrie de la pierre sous l'Ancien Régime. Dans ce cadre, il fonda en 1974 le Centre international de Recherches glyptographiques consacré à l'étude des signes lapidaires. Depuis 1979, il assure l'organisation à travers l'Europe de colloques internationaux, vingt à ce jour, consacrés à l'apport de ces signes à l'étude de l'archéologie du bâti. On lui doit, en particulier, de très nombreuses publications sur ces sujets.

Jean-Louis Van Belle (1942), doctor in de geschiedenis, was vooral geïnteresseerd in de steenindustrie onder het Ancien Régime. In deze context richtte hij in 1974 het International Glyptographic Research Centre (CIRG) dat gewijd is aan de studie van steenmerken. Sinds 1979 heeft hij twintig internationale symposia georganiseerd in heel Europa over de bijdrage van deze tekens aan de studie van de archeologie van gebouwen. Hij is tevens de auteur van talloze publicaties over deze onderwerpen.

Jean-Louis Van Belle (1942) has a PhD in history; he was particularly interested in the stone industry under the Old Regime. In this context, he founded in 1974 the International Glyptographic Research Center (CIRG) devoted to the study of lapidary signs. Since 1979 he has organized twenty international symposiums across Europe, devoted to the contribution of these signs to the study of the archeology of buildings. He is also the author of numerous publications on these subjects.